

Un Suisse dans la Waffen SS

En 1942, Alfred Luginbühl traverse la frontière franco-suisse pour rejoindre l'armée allemande. Dans *Au nom du feu*, l'écrivain genevois Pierre Béguin raconte l'histoire vraie de ce jeune homme qui a pris la violence pour boussole.

ÉRIC BULLIARD

L a fait partie des 2000 Suisses – militaires et civils – à rejoindre les forces du Troisième Reich. Alfred Luginbühl avait 24 ans. Il sortait d'un chagrin d'amour, après une enfance et une jeunesse difficiles. Au sein de la Waffen SS, il va combattre en Carélie, sur le front russe. Dans *Au nom du feu*, l'écrivain genevois Pierre Béguin retrace ce destin hors du commun. Avec la rigueur de l'historien et le souffle du romancier.

Le livre, en effet, est estampillé «roman». Il en a les contours et les élans. La fiction, comme souvent, permet ici de combler les manques du récit. A sa disparition en 1995, à 77 ans, Alfred Luginbühl a laissé des notes autobiographiques «dans le but d'écrire ses mémoires», lit-on dans la postface. Un de ses fils les a confiés à Pierre Béguin.

Ces carnets ne pouvaient tomber en de meilleures mains. L'auteur de *Condamné au bénéfice du doute* (fondé sur l'affaire Jaccoud) aime s'appuyer sur le réel et apprécie, en particulier, les trajectoires qui dévient. Ces personnes ordinaires que le destin entraîne sur des chemins inattendus. Outre l'histoire de la condamnation pour meurtre de Pierre Jaccoud en

1960, il s'est par exemple intéressé à l'incroyable parcours de Josette Bauer (*La scandaleuse Madame B*), qui a intrigué Truman Capote. En fin connaisseur de l'Amérique du Sud, il a aussi tiré deux romans du même fait divers survenu en Colombie en 1992 (*Joselito carnaval* en 2000, *Et le mort se mit à parler* en 2017).

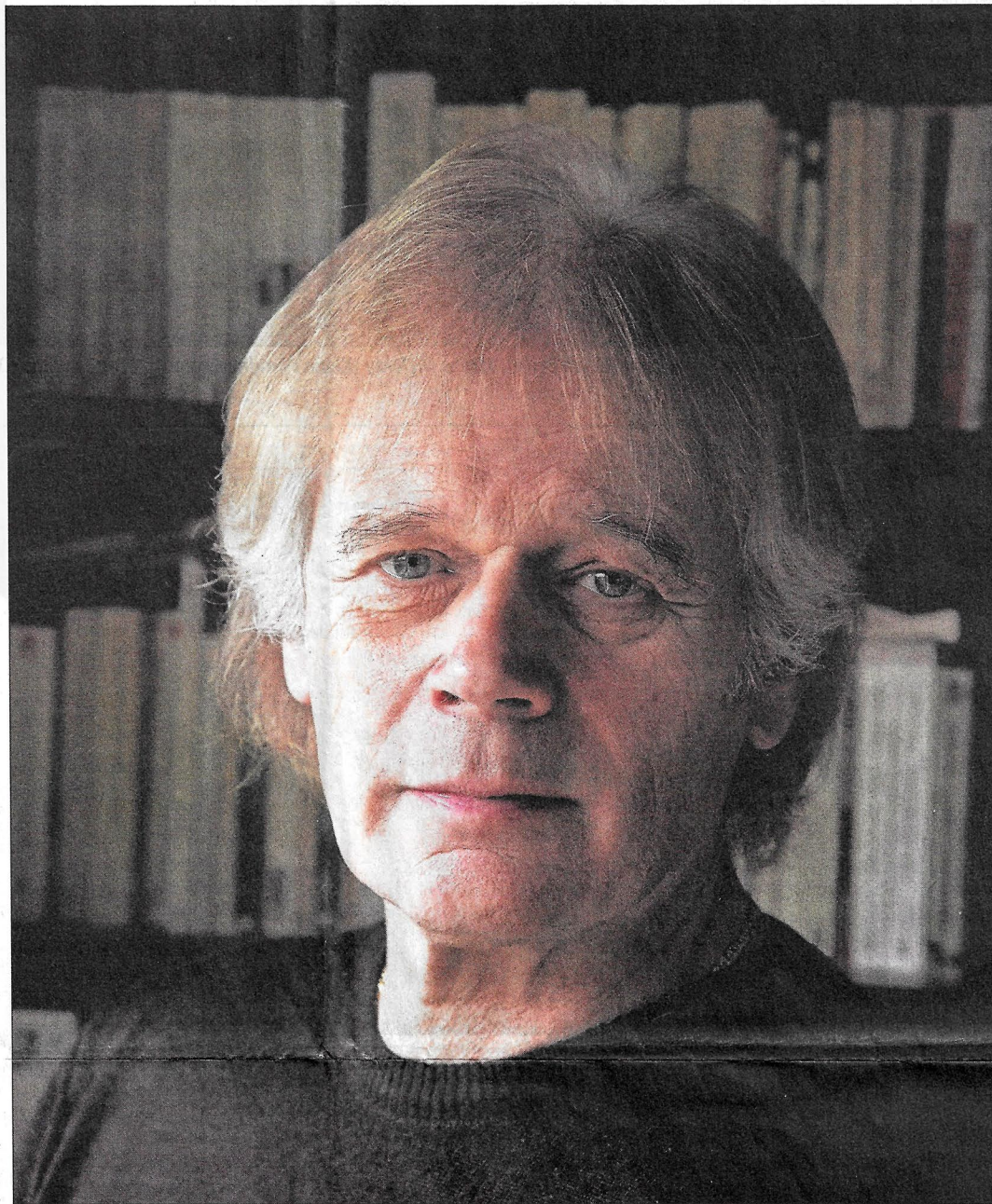
Deux récits alternés

Avec *Au nom du feu*, Pierre Béguin poursuit donc sa réflexion sur la destinée humaine. Sur ces événements ou ces moments qui dérèglent les rouages. Pour Alfred Luginbühl, tout débute après quelques années d'enfance insouciantes, au bord du lac de Thoune. Un jour, après avoir failli se noyer, il apprend que ses parents, si aimants, ne sont pas ses vrais parents. Il a six ans. Sa mère biologique revient le chercher. Début de ses malheurs.

Pierre Béguin ne cherche pas à excuser ni à juger. Son livre s'intéresse à l'humain, avec ce qu'il comprend de côtés sombres.

Pierre Béguin articule son roman en deux récits alternés. Le premier commence le 8 mars 1942, quand Alfred Luginbühl franchit la frontière franco-suisse au Suchet, entre Vallorbe et Sainte-Croix. Il déserte alors l'armée suisse, où il a le grade de lieutenant, pour rejoindre la Waffen SS.

Le second récit suit l'enfant puis l'adolescent malmené. Les deux histoires vont finir par se rejoindre. D'un côté, l'horreur de la guerre, en Finlande, face aux Russes. De l'autre, une jeunesse violente, d'abord dans son nouveau foyer, à Montreux, puis aux Croisettes, une maison de correction sur les hauts de Lausanne. Envoyé là-bas en



Auteur d'une dizaine de livres, Pierre Béguin s'est souvent penché sur des trajectoires humaines qui dévient pour suivre un cours inattendu. PHILIPPE PACHE

1933, Alfred Luginbühl subira, une nouvelle fois, les coups et les humiliations.

Le Führer, image du père

Dans ces lieux sordides, sa vie continue de dériver. «Par une sorte de romantisme propre à l'adolescence, il me semblait alors impossible de donner un véritable sens à ma vie sans le faire d'abord passer par la souffrance», écrit Pierre Béguin. La violence subie pre-

nait ainsi toute sa signification, comme si, à l'instar d'une boussole, elle me montrait la direction à prendre.»

À l'évidence, Pierre Béguin ne cherche pas à excuser ni à juger. Son livre s'intéresse à l'humain, avec ce qu'il comprend de côtés sombres. Le jeune Alfred se retrouve dans une spirale de maltraitance et d'incompréhension. Quand il retrouve la liberté, «après douze ans de régime carcéral,

à Montreux et aux Croisettes», il se sent désemparé. Avec en lui «une charge de violence que des années de sévices corporels avaient nourrie».

Après une déception amoureuse, il décide de franchir la frontière, afin de «lutter contre le communisme». Telle est sa principale motivation, ajoutée à une fascination pour le Führer: «[Il] incarnait à mes yeux, l'image du père de la patrie telle que je l'imaginai idéalement,

forte et tutélaire, une image qui avait cruellement fait défaut à mon adolescence.»

La Shoah, en revanche, n'apparaît pas dans le roman, si ce n'est en arrière-fond furtif: à la fin de la guerre, Alfred Luginbühl, libéré de son camp de prisonniers, voit passer d'anciens déportés, «silhouettes hâves et déguenillées». Pour le reste, le soldat suisse traverse le conflit apparemment sans avoir conscience de cette horreur-là.

«J'y suis allé tout seul»

Blessé, prisonnier, évadé, ce jeune homme emporté par le tourbillon de la guerre connaît son lot d'atrocités. Pierre Béguin les raconte avec force détails en s'appuyant aussi bien sur les faits historiques que sur son sens de l'image qui frappe. Il évoque, par exemple, le «silence livide» et «unique au monde» qui suit un bombardement. Ou le bruit des pas: «On n'entendait plus que le léger craquement des semelles sur la neige, semblable à un grincement de dents.» Et «l'odeur grasse et sucrée des poux», les pieds gelés, la faim... La guerre, monstrueuse.

À son retour en Suisse, Alfred Luginbühl mènera une vie paisible, après avoir purgé une courte peine de prison pour «désobéissance aux autorités militaires» et «service militaire étranger». Sous la plume affûtée de Pierre Béguin, il reste droit, dans ses souffrances comme dans ses erreurs: «Si les hommes sont toujours prompts à s'attribuer les mérites de leurs lauriers, ils admettent difficilement les torts dans leurs échecs. Moi, j'assume sans retenue avoir été le principal artisan de mes malheurs. Je suis allé voir dans les recoins les plus sombres de la vie. J'y suis allé tout seul. Personne ne m'y a poussé. Regretter n'aurait aucun sens.» ■

Pierre Béguin, *Au nom du feu*, Bernard Campiche Editeur, 376 pages